

## ETATS-UNIS

St. Paul, Min., 2.—Le vapeur *Lettie Bernard*, capitaine Morris, a fait naufrage dans la tempête de jeudi, en allant de Pigeon River à Duluth, sur le lac Supérieur. Il y avait quinze personnes à bord, y compris un passager, Willie Blanchard. Ce dernier a péri ainsi qu'un des matelots, mais les autres parvinrent à s'embarquer dans une chaloupe de sauvetage et purent gagner la côte, non sans avoir enduré des privations sans nombre.

Après cinq milles de marche, dix d'entre eux arrivèrent à un campement indien où ils reçurent des vivres et allèrent ensuite au secours de trois de leurs camarades qui s'étaient trouvés trop brisés par la fatigue pour continuer la route. L'un d'entre eux était mort et les deux autres respiraient à peine.

## FAITS DIVERS

UNE SURPRISE AGRÉABLE.—Un jeune commis d'une compagnie d'assurance, à New-York, attendant dans la foule, à l'un des ferris de Brooklyn, l'arrivée du bateau, enlevait très-adroitement le mouchoir de la poche d'un de ses amis, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule par un véritable faiseur de mouchoir, un voleur, qui lui ayant pris son porte-monnaie de sa poche s'empresait de le lui rendre, en s'excusant d'avoir osé opérer sur un confrère et regrettant d'avoir commis une telle erreur.

Nous trouvons dans les journaux de Québec, les détails suivants sur la navigation :

Le port de Québec, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 28 novembre, a été visité par 1,140 bâtiments, dont 304 venus des ports des provinces maritimes. 1082 ont repris la mer ; en conséquence, il en reste encore 58 dans le port.

Depuis l'ouverture de la navigation, 236 bâtiments ont été licenciés par la douane de Québec, pour le commerce local de la province.

David Forget, écuyer, avocat, à Acton-Vale, a été victime d'un guet-apens infâme, vendredi soir, le 30 octobre dernier, il revenait de passer la veillée chez un ami quand il fut soudainement frappé à la tête et renversé par terre. Le coup a été si violent qu'il perdit connaissance, et quelque temps après fut trouvé, baignant dans son sang, par des personnes passant par hasard sur le lieu de cette noire tentative d'assassinat. M. Forget a reçu plusieurs blessures graves, mais aucune d'elles ne sera mortelle.

Les malfaiteurs sont inconnus, mais il est à espérer qu'ils seront bientôt pincés et punis comme ils le méritent.

M. le Magistrat de district, mandé par télégramme, s'est de suite rendu à Acton, pour prendre la déposition de M. Forget.

Le *Morning Chronicle* dit que l'autre jour, un jeune homme, en ouvrant une huître Malpeque, à l'hôtel Déchêne, a vu, avec stupeur, qu'elle contenait deux serpents enlacés, dont l'un mesurait 12 pouces de longueur et un demi pouce d'épaisseur. Il en a pris une seconde, paraît-il, dans laquelle il a vu la même chose, capable de terrifier les plus intrépides mangeurs d'huîtres. Le *Chronicle* dit que cette découverte étrange a été une magistrique réclame pour l'hôtelier, qui a vu affluer les visiteurs, ce jour-là et le lendemain.

ENCORE UNE CÉLÉBRITÉ QUI S'EN VA.—On lit dans l'*Echo du Canada* :

Tout le Canada a connu Huret-Levassor, l'homme au baume du Samaritain. Le pauvre diable vient de mourir misérablement à l'hôpital de Norwich, Conn. Tour à tour acteur et charlatan émérite, colporteur, marchand de bric à brac et pardessus tout bohémien et aventurier de profession, il s'était fait une réputation dans les villes et les campagnes pour la volubilité étonnante de ses harangues sur les places publiques. Plusieurs se le rappelleront aussi pour certaine habitude qui était passée chez lui à l'état chronique, d'oublier de solder ses créances. Nous le vîmes pour la première fois sur les planches du théâtre royal de Montréal, jouant avec la troupe française de Mde. Larmet. Nous le perdîmes ensuite de vue pendant quelques années, pour le retrouver vendant des médecines sur la place Jacques-Cartier en compagnie de Wood, le charlatan américain. C'était pendant l'hiver ; il faisait un froid mordant. En dépit de tout Levassor avait rassemblé une foule de badauds qui l'écoutaient venter les vertus magiques du baume du Samaritain, et il était curieux de voir les recettes fabuleuses qu'il savait faire entrer dans le gousset de son patron, par son éloquence de foire. Il parcourut ainsi toutes les campagnes du Bas-Canada, donnant des représentations théâtrales par ici, faisant l'article de Paris par là, et toujours sachant en imposer aux masses par sa voix magistrale et la souplesse de son caractère de comédien. Il fit de Québec le théâtre de ses exploits pendant quelque temps et chacun se rappelle l'organisation de son fameux café chantant.

Il nous arrivait à Fall River, l'automne dernier, dans la dernière misère. Aidé par quelques personnes charitables, il organisait une société dramatique qui eut du succès, et repartait au bout de quelques mois pour reprendre son métier de charlatan, qui, après tout, disait-il, le payait encore mieux que la scène. Nous l'avions perdu de vue, quand nous apprîmes la semaine dernière, qu'il avait terminé sa carrière bizarre, dans les salles de l'hôpital-général du Connecticut. Malgré sa vie accidentée d'actions plus ou moins excentriques, il avait cependant bon cœur, et dans ses moments d'abondance, sa bourse était ouverte aux malheureux.

Paix à ses cendres.

ENTERRÉE VIVANTE.—Le cimetière protestant a été il y a quelques jours, le théâtre d'une scène horrible. Une dame nouvellement mariée tomba subitement malade et mourut deux jours après avoir pris le lit. Pendant trois jours son corps fut exposé et présentait tous les signes de la mort, moins la décomposition et la déformation des traits, et lorsqu'on le déposa dans le cercueil les personnes présentes remarquèrent qu'il était parfaitement conservé.

A l'arrivée du convoi funèbre au cimetière, le cadavre fut transporté dans le charnier, car un parent de la défunte arriva au dernier moment, demandant à contempler une dernière fois ses traits. Mais quel fut l'effroi des assistants lorsqu'en ouvrant le cercueil on s'aperçut que le corps n'occupait pas la position dans laquelle on l'avait placé. Il était couché sur le côté, la tête était rejetée en arrière et il faut croire que la mal-

heureuse femme a fait un suprême effort pour rompre l'enveloppe de son cercueil, car ses bras étaient élevés en l'air.

Nous renonçons à peindre la terreur des personnes présentes ; le mari, fou de désespoir, poussait des cris affreux et s'arrachait les cheveux et plusieurs femmes s'évanouirent. L'une d'elle, en revenant de sa syncope, prit une crise nerveuse et on du la transporter à l'hôtel Denzer, qui se trouve à l'entrée du cimetière.

On suppose que la malheureuse était en léthargie et que le mouvement du corbillard dans lequel était placé le cercueil l'aura fait revenir à la vie.

Pour des raisons de convenance, nous supprimons les noms, mais nous garantissons la véracité de cette horrible histoire, que nous tenons de témoins dignes de foi.

L'ŒUVRE DE L'ÉGLISE DU SACRÉ CŒUR.— Les Dames de la Ste. Famille de N. D. de Montréal, ayant adressé à Son Eminence Mgr. Guilbert, Cardinal Archevêque de Paris, une modeste offrande, pour la construction de l'Église du Sacré-Cœur, en ont reçu la réponse suivante, que nous publions comme un encouragement à ceux qui se font un noble devoir d'imiter les bons exemples.

Archevêché de Paris,

Madame la Présidente.

L'Abbé Boiteux, directeur du Séminaire de St. Sulpice, m'a remis cinq cents francs pour la souscription de votre pieuse association en faveur de l'œuvre de l'Église du Sacré-Cœur.

Je vous suis bien reconnaissant de cette généreuse offrande et vous prie d'exprimer ma gratitude aux autres dames qui ont bien voulu souscrire. Ce secours qui nous vient de l'autre côté de l'Océan nous est bien précieux : il atteste que l'amour de votre patrie d'origine est encore vivant dans vos cœurs : il sera un encouragement pour nos chrétiens de France.

Je n'ai pas été moins touché des beaux et nobles sentiments que vous exprimez dans votre lettre. On reconnaît que vous avez du sang français dans vos veines, et peut-être ce sang s'est-il conservé plus pur et plus généreux que celui de notre génération présente.

Je vous bénis, Madame la Présidente, ainsi que les autres dames de votre association, et vous prie d'agréer avec mes remerciements l'assurance de mes sentiments dévoués.

(Signé) † J. Hipp.

Card.-Arch. de Paris.

Jeudi matin à six heures et demie, le sergent Plante a trouvé étendu sur la voie des chars sur le quai et horriblement mutilé le cadavre d'un jeune matelot. Suivant toute apparence, il avait été traîné à une certaine distance sur la voie de l'ouest à l'est.

On a découvert sur son corps des blessures qui portent à croire qu'il a été la victime d'un assassinat et qu'on l'aurait jeté sur la voie pour cacher le fait. On a entendu le bruit d'une bataille sur le quai hier soir, et il est à présumer que le défunt y était engagé. On dit que lui et d'autres individus avaient passé la soirée à boire dans une taverne de bas étage près de la rue St. Paul.

Le cadavre a été transporté au charnier, où le coroner a tenu une enquête et rendu le verdict "trouvé mort sous les chars."

Vendredi, vers trois heures, la tempête que les météorologistes nous annonçaient pour Montréal a passé sur la ville. Beaucoup de personnes ont dû s'éveiller terrifiées d'entendre les roulements formidables de la foudre, qu'accompagnaient de vifs éclairs. C'était à se croire revenu au mois de juin et de juillet. L'été des Sauvages se sera signalée cette année d'une façon toute particulière. Espérons que le tonnerre nous annonce que nous serons encore favorisés de quelques beaux jours.

## L'ENVOUEMENT

II

(Suite.)

Alors il s'amenda quelque peu ; mais, n'ayant point de famille, il choisit surtout pour camarades les mauvais sujets du pays. Fier de sa jeunesse et de son habileté dans sa profession, avec un peu d'argent, il hanta les cabarets, s'y grisant comme pour s'étourdir. Tour à tour taciturne ou querelleur, il ne manquait pas de bons côtés, mais on n'eût su par lequel le prendre. Il avait gardé de l'abandon de sa mère un ressentiment caché, et n'aimait pas les femmes. Il les évitait. Sa rencontre avec Guilda fut le grand événement de sa vie. C'était la première fois qu'il protégeait quelqu'un, qu'on le remerciait avec des yeux mouillés et une douce voix. Il la voyait toujours marchant derrière ce cercueil qu'il avait porté avec le fossoyeur, il sentait entre la jeune fille et lui plus d'un point de rapprochement. Elle était comme lui, seule au monde, en butte aux poursuites, au dédain, dont lui-même se croyait souvent la victime ; mais il se jugeait plus fort qu'elle, plus en état de supporter la lutte, et, tout remué de sentiments et d'émotions qu'il ne se soupçonnait pas, il cherchait les moyens de lui plaire et, le cas échéant, de veiller sur elle.

Cependant l'hiver était venu, et il faisait grand froid ; les gens du bord de l'eau souffraient beaucoup. Par intervalles il fallait interrompre la navigation de la Seine. Lors même qu'elle était possible, les glaçons encore attachés aux arches des pouts et ceux qui flottaient avec le courant la rendaient extrêmement pénible. Les amarres se raidissaient sous le givre, coupaient les mains des bateliers ou s'engageaient dans les anfractuosités du rivage. Les aides de pont entraînaient alors jusqu'à mi-jambes dans le fleuve glacé. Ce rude travail ne se terminait qu'à la fin du jour, reprenait parfois dans la nuit ; mais la plupart des bateliers, en rentrant chez eux, trouvaient le feu allumé, la soupe chaude, la ménagère attentive, les enfants joyeux.

Seul, Jean Pierre n'avait au retour aucun visage qui lui sourit, aucune de ces aises d'intérieur qui font oublier la fatigue. Nul ne lui rendait sa pauvreté moins rude en la partageant. Le plus souvent il s'arrêtait au cabaret

pour y manger un morceau et y boire un coup de vin. Aussi n'avait-il plus qu'à se jeter sur son grabat. Ses réflexions étaient amères et tristes. Où le conduirait la dure vie qu'il menait ? A recommencer le lendemain ce qu'il avait fait la veille, à subir la faim et le froid, à n'aimer personne. Il s'étonnait que ces idées lui vinssent. Il avait vécu jusqu'alors dans une si complète insouciance ! La misère et la pauvreté étaient depuis si longtemps des compagnes qu'il malmenait et dont il s'arrangeait presque ! Puis, sans y prendre garde, il songeait à Guilda. Il voyait avec un trouble étrange son visage tout rajeuni de jeunesse. La chambre, noire et nue, s'en éclairait. Il rêvait tout naïvement, mais avec un certain attendrissement, à un sort plus heureux. Il se disait qu'il ne serait plus seul. Puis il s'affligeait ; cette femme là ne voutrait jamais de lui : elle était trop délicate et trop mignonne. Il maugréait bientôt, s'agitait sur sa couche, et de guerre lasse s'endormait.

Un soir qu'il venait de rentrer et d'allumer sa chandelle, il aperçut sur sa table un pain blanc, une bouteille de vin et de la viande froide. C'était si extraordinaire qu'il crut d'abord avoir mal vu.

D'où lui arrivait ce repas ? Il ne chercha pas longtemps, et presque tout de suite accusa Guilda. Il n'y avait qu'elle qui pût s'intéresser à lui ; mais il rougit de honte et de colère. Elle le méprisait donc bien qu'elle s'imaginât de le nourrir. Dieu merci, si l'ouvrage manquait parfois, il n'avait du moins jamais demandé son pain à personne. D'un premier mouvement il s'élança hors de chez lui, et courut dans la nuit, sous la neige qui tombait, à la demeure de la jeune fille. Le volet était fermé, mais à travers les fentes du bois on distinguait de la lumière. Guilda n'était donc point couchée. Elle attendait peut-être. Jean-Pierre eut quelques secondes d'indécision et frappa. Guilda demanda qui était-là, ouvrit le volet et dit d'une voix douce et calme :

—C'est donc vous, Jean Pierre ? Que me voulez-vous ?

Il resta sans répondre, tête nue, la regardant, l'admirant.

—Il ne faut pas, reprit-elle, rester dehors par un si vilain temps. Si vous voulez me parler, entrez.

Il gravit les trois marches de pierre au-dessous de la porte pendant que Guilda faisait basculer la barre de bois qui servait de fermeture. Le cœur du jeune homme battait avec force. Il entra.

C'était la seconde fois que Guilda le recevait chez elle. La petite chambre, blanchie à la chaux, lui parut embellie. Il y avait dans un vieux pot entouré de lierre de pâles marguerites d'hiver, et une grosse brassée de sarments et de feuilles sèches flambaient joyeusement et répandaient une clarté vive.

—Eh bien ! qu'est-ce, Jean Pierre ? dit Guilda, voyant qu'il ne parlait pas.

—C'est vous, répondit-il, qui avez mis chez moi ce que j'y ai trouvé.

Elle ne s'informa point de ce que ce pouvait être et dit gravement :

—Oui, c'est moi.

Il eût voulu se fâcher, mais il ne put que balbutier :

—Et pour quoi avez-vous fait cela ?

—Parce qu'il faut que vous repreniez des forces à la fin de la journée.

—Vous êtes aussi pauvre que moi, fit-il, je ne veux pas accepter.

—Je ne suis pas pauvre, répliqua-t-elle avec fierté, et je fais ce qui me plaît.

Elle s'en fut à un coin de la chambre, y fouilla la terre et revint avec une bourse en cuir.

—Voyez ! dit-elle.

Il y avait bien dans cette bourse deux cents francs en pièces de monnaie de toute sorte. Jean Pierre évalua vite ce trésor. Certes il n'avait jamais eu tant d'argent à lui, mais il savait aussi qu'une telle somme n'est pas la richesse.

—Vous n'avez point trop de cela pour vous, dit-il ; les mauvais jours sont nombreux et les bons sont rares.

—Je dépense si peu pour moi ! fit Guilda.

—C'est égal, je vous coûterais trop cher. Gardez cet argent, continua-t-il brusquement, gardez-le.

Elle devint triste.

—Alors c'est bien dit ? vous ne voulez point que je fasse rien pour vous ?

—Non, répondit le jeune homme tout ému ; mais, foi de Jean Pierre, je vous revaudrai cela.

Il partit avec des idées confuses, avec l'âpre volonté de n'être point ingrat. Dès lors il changea tout à fait sa manière de vivre. Il ne fut plus ivrogne ni querelleur, et se livrait à son labeur d'aide de pont avec une intrépidité sombre, infatigable. Jean Pierre eut un corps de fer, une âme toujours vaillante. Il se coupait les jambes aux glaçons, veillait la nuit, soutenait sur la berge gelée et glissante les chevaux de halage. On le paya plus cher, mais il ne dépensa rien de son argent. Il avait déserté le cabaret et se nourrissait de pain noir. Quelquefois il trouvait à son logis des provisions apportées par Guilda. Il ne les refusait plus, mais, tout rêveur ces soirs-là, il mangeait avec moins d'appétit que les jours ordinaires. De loin en loin, à la tombée de la nuit, il allait voir la jeune fille, lui demandait de ses nouvelles, la contemplait longuement et s'en retournait satisfait.

Toutefois il n'était pas plus que naguère communicatif avec ses compagnons. Il les avait en une sorte de défiance et se les aliénait par sa taciturnité et sa réserve. Il les humiliait de sa force physique, de sa supériorité dans le métier. Ce qu'ils ne savaient pas faire, il le faisait vite et bien, avec ostentation. Aussi les bateliers, étonnés de son changement de vie, l'espionnaient-ils ; mais Jean Pierre prenait un soin extrême à les dérouter. Il cachait avec le plus grand mystère sa passion pour Guilda et restait impénétrable, si on parlait de la jeune fille. Cela au surplus arrivait rarement. En hiver, les gens retournent promptement chez eux, et n'ont pas le temps de s'occuper les uns des autres. Guilda, qui ne sortait jamais et que personne ne voyait, était fort tranquillement oubliée de tout le monde.